**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
**Band:** 56 (1918)
**Heft:** 30

**Artikel:** Les "pourquoi" de notre vieux collaborateur Mérine
**Autor:** Mérine
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-214071

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 10.12.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

ardeur extrême à la besogne, qui l'amusait fort, parce que nouvelle pour lui, sa sœur l'arrête :

« Allons, Georget, assez maintenant ; il faut en laisser pour les pauvres ! » — B.

## LA GRIPPE ET LA VAUDOISE

Nous recevons les lignes suivantes :

Une brave Vaudoise, appelée télégraphiquement au chevet de son fils dans un hôpital militaire du Jura bernois, a trouvé celui-ci logé avec deux camarades dans les plus mauvaises conditions hygiéniques qu'on puisse imaginer. Petite chambre sans air ni lumière, atmosphère empestée, pas même de l'eau à proximité, matériel de couchage déplorable. Elle réclame, se démène, se prend de bec avec les médecins civil et militaire, intrigue, tempête et revient à la charge tant et si bien qu'elle parvient à la fin à obtenir le transfert des trois grippés dans un autre local, clair, spacieux et bien ventilé.

Au moment où, un peu rassurée, elle prend *congé* des malades, l'un d'entre eux, un Sainte-Crix, lui dit :

« Madame, ne pourriez-vous pas rester ici, pour réorganiser un peu tout ce commerce ? »

Touchant témoignage de confiance d'un pioupiou, qui s'est rendu compte que la femme vaudoise sait parfois mieux « y faire » que bien des galonnés ! — K.

## LES VIEUX POÈTES

*Le remède.*

Voulez-vous guérir promptement
De je ne sais quel mal, qui, je ne sais comment,
Vous ôte votre bonne mine ?
Prenez-moi, sans retardement,
Je ne sais pas combien, ni de quelle racine ;
Joignez-y je ne sais quelle herbe également ;
Mettez je ne sais où le tout bien chaudement ;
Vous guérirez je ne sais quand.
Maint grand docteur en médecine
Ne vous dirait pas autrement.

BRUZEN DE LA MARTINIÈRE.

## LES « POURQUOI » DE NOTRE VIEUX COLLABORATEUR MÉRINE

POURQUOI, quand on proteste, proteste-t-on toujours... *énergiquement ?*

II. Tout homme, digne de ce nom, est pourvu de dix poches ou goussets au minimum.

Pourquoi, quand un contrôleur vous réclame votre billet, trouvez-vous celui-ci dans la dernière poche visitée ?

*III.* Pourquoi, dans les convocations, vous invite-t-on à assister *nombreux* à...

IV. Pourquoi souhaite-t-on toujours une *cordiale* bienvenue ?

C'est comme si on parlait *d'eau humide !*

V. Pourquoi dit-on toujours une *franche* gaîté ou une *franche* cordialité ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Est-ce que l'adjectif n'est pas de trop ?

VI. Pourquoi, lorsqu'on parle : puce, poux ou gale, éprouve-t-on le besoin de se gratter ?

VII. Quand on se cure les dents, pourquoi mange-t-on le résultat de ce nettoyage ?

VIII. Lorsqu'on perd une pièce de monnaie qui roule très loin, tout le monde vous aide à la rechercher, pourquoi est-ce toujours une pièce de cinq centimes ou de moindre valeur qui met toute la société sens dessus dessous ?

IX. Pourquoi, lorsqu'on se mouche, examine-t-on volontiers le produit extrait ?

**Avec le temps.** — Un journal anglais indique le remède suivant pour combattre l'insomnie. Il est infaillible et rapide. Infaillible, peut-être, il n'y a, du reste, qu'à essayer ; rapide ? hum ??... Jugez plutôt.

Mouillez à demi une serviette et appliquez-la sur le derrière de la nuque, la promenant de ce point à la naissance de la colonne vertébrale et de l'une à l'autre oreille ; mouillez de nouveau la serviette et *recommencez plusieurs fois la même opération. L'effet est rapide*, il calme les nerfs, rafraîchit le cerveau et amène promptement au sommeil, mieux que le plus puissant narcotique.

Les personnes qui craignent l'eau froide peuvent employer l'eau tiède, quoique beaucoup moins efficace.

*Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS*

# La Bibliothèque de mon oncle

21 PAR

RODOLPHE TŒPFFER

C'est qu'il faut savoir que, depuis que je travaillais à la fenêtre, je n'étais point resté dans les généralités. Je m'étais, depuis quelques jours, occupé tout particulièrement d'un objet qui avait atténué l'intérêt que je portais aux autres. Et voici les symptômes qui ont signalé ce changement dans la direction de mes travaux.

Dès le matin, j'attends ; dès deux heures, le cœur me bat ; quand elle a passé, ma journée est finie.

Avant, je n'avais jamais songé que je fusse seul ; d'ailleurs, n'étions-nous pas moi et mon oncle, et le ruisseau, et les hirondelles et tout le monde ? Aujourd'hui je me trouve seul, tout seul, excepté vers trois heures, que tout reprend vie autour et au dedans de moi.

Je vous ai dit comment auparavant coulaient mes douces heures. Aujourd'hui, je ne sais plus ni m'occuper, ni être oisif, ni flâner, ce qui est fort différent. C'est au point que, l'autre jour encore, une grosse plume tournoya lentement à deux doigts de mon nez, sans que l'idée seulement me vînt de souffler dessus. Et je pourrais citer cent traits pareils.

Au lieu de cela, je songe tout éveillé. Je rêve qu'elle me connaît, qu'elle me sourit, que je lui agrée ; ou bien cherchant les voies et moyens de lui être quelque chose, je la rencontre, je voyage avec elle, je la protège, je la défends, je la sauve entre mes bras ; et je m'attriste profondément de n'être point ensemble tous les deux, en un bois sombre, attaqués par d'affreux brigands que je mets en fuite, quoique blessé en la défendant.

* * *

Mais il est temps de dire ce qu'était cet objet. Je ne sais comment m'y prendre, car les mots sont bien inhabiles à peindre sous quel air nous apparut la première fille qui fit battre notre cœur ; impressions fraîches et vives, qui auraient besoin d'un langage tout jeune.

Je dirai donc seulement que tous les jours, sortant vers trois heures d'une maison voisine, elle descendait la rue et passait sous ma fenêtre.

Sa robe était bleue, et si simple que vous ne l'eussiez pas distinguée de tant d'autres robes bleues qui passaient ; ni moi non plus, n'était que je lui trouvais une grâce toute singulière à flotter autour de cette jeune taille. Et cette jeune taille me semblait tenir son charme de l'air modeste de l'aimable fille si douce à voir ; de façon que, revenant ensuite à la robe, il me devenait impossible d'en imaginer une plus à mon gré, cent lieues à la ronde, et chez les premières faiseuses.

Aussi, tant que cette robe était sur mon horizon, tout me semblait sourire et s'embellir alentour ; et quand elle avait disparu, il me fallait encore une robe bleue pour tous mes rêves de félicité.

* * *

Or, ce jour-là, je la vis venir à son ordinaire, et approcher jusque sous ma fenêtre, d'où mes yeux se disposaient à la suivre jusqu'au tournant de la rue, et mes pensées au delà encore, lorsque, faisant un détour, elle entra dans l'allée juste au-dessous de moi. J'en fus si troublé, que je retirai ma tête comme si elle fût entrée de plain-pied dans ma chambre. Puis j'allais réfléchir qu'elle traversait dans l'autre rue, lorsque se passèrent, dans la bibliothèque de mon oncle Tom, les choses extraordinaires qui causèrent l'émotion dont j'ai parlé. « Quoi ! elle parle à mon oncle !... Et je faisais d'incroyables efforts d'ouïe pour saisir quelques mots, lorsqu'un événement imprévu vint bouleverser l'univers qui commençait à se former autour de moi.

* * *

Cet événement si grave était au fond de peu d'importance. L'échelle venait de rouler, et j'entendais mon oncle Tom monter les degrés en causant. Je crus même distinguer le mot *hébraïque* sortant de sa bouche. De tout cela, il résultait clairement que mon oncle Tom avait affaire en ce moment à quelque docteur hébraïque, qui remaniait avec lui quelque vétille d'érudition. Car, pour elle, s'imaginer que sa jeune tête s'enquît de niaiseries scientifiques, ou que sa jolie main voulût feuilleter de poudreux in-folio, il n'y avait pas moyen.

Je me remis machinalement à la fenêtre, fort désappointé, et regardant sans voir, comme lorsqu'on a une idée qui vous rend absent de vous-même. Cependant, en face, au gros soleil, deux ânes philosophaient attachés au même gond. Après un grand moment, l'un fit une réflexion, ce que je reconnus à un imperceptible frisson de son oreille gauche ; puis, allongeant la tête, il montrait amoureusement de l'autre son vieux râtelier ; sur quoi celui-ci ayant compris en fit autant, et ils se mirent tous deux à l'œuvre, se grattant le cou avec une telle réciprocité de bons offices, avec une nonchalance si voluptueuse, une flânerie si suave, que je ne pus m'empêcher de sympathiser, moi troisième. C'était la première fois depuis ma préoccupation. C'est qu'il est dans la naïveté de certains spectacles des attractions irrésistibles qui enlèvent l'âme à elle-même et la font infidèle à ses plus doux pensers. Aussi allai-je m'enivrer de celui-là, lorsqu'une robe bleue sortit de l'allée. C'était elle. « Hé ! » m'écriai-je involontairement.

La jeune fille, entendant quelque chose, leva la tête assez pour que l'aile de son chapeau laissât passer son beau regard, qui vint m'inonder de honte, de trouble, et d'un plaisir rapide comme l'éclair. Elle rougit et continua d'aller.

C'est le charme de cet âge de rougir au souffle du vent, au bruit d'une paille ; mais rougir à mon occasion me sembla néanmoins une faveur inexprimable, une circonstance qui changeait beaucoup ma situation : car c'était la première fois que d'elle à moi il se passait quelque chose.

* * *

Ce qui diminua bientôt ma joie, ce fut un prompt retour sur moi-même. Elle m'avait vu disant : « Hé ! » la bouche béante, l'œil ahuri, de l'air d'un idiot qui voit choir son chapeau dans la rivière. L'idée de cette première impression que j'ai dû lui produire m'était singulièrement amère.

Mais que pensez-vous qu'elle eût sous son bras ? Un in-octavo couvert de parchemin, fermé de clous d'argent, misérable bouquin que cent fois j'avais vu traîner dans la chambre de mon oncle, et qui alors doucement pressé sous son bras me semblait le livre des livres... Je compris pour la première fois qu'un bouquin peut être bon à quelque chose. Sage, mon oncle Tom, d'en avoir amassé toute sa vie ! Imbécile, moi, de n'avoir pas eu en ma possession ce fortuné livre, dont le titre même m'était inconnu.

* * *

Elle traversa la rue, se dirigeant vers l'entrée de l'hôpital, où elle dit quelques mots au portier, qui me parut la connaître et ne lui accorder que juste ce qu'il fallait de protection pour qu'elle osât passer. Bien qu'indigné contre le brutal, cela me fit plaisir, en me prouvant que la fille de mes pensées n'était pas d'une condition assez riche ou assez élevée pour rendre ridicules à mes propres yeux les vœux qui commençaient à germer dans mon cœur.

J'éprouvai un grand plaisir à la savoir si près de moi, car j'avais crainte de la perdre jusqu'au lendemain. Je brûlais d'apprendre ce qui l'avait amenée chez mon oncle et ce qui pouvait l'attirer dans ce lieu. Mais pour le moment, enchaîné par le désir de la voir sortir, je me résignai à attendre jusqu'à ce que, la nuit étant venue, je perdis l'espoir de la revoir ce jour-là, et je montai en toute hâte chez mon oncle Tom. *(A suivre.)*

Kefol NEVRALGIE MIGRAINE BOITE 10 POUDRES Fr. 1.80 TOUTES PHARMACIES

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS